S. Bonnafous, P.Chiron, D.Ducard, C.Lévy (dir.)
Argumentation et discours politique

François Fichard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1866>

DOI : 10.4000/praxematique.1866

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2004

Pagination : 221-224

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

François Fichard, « S. Bonnafous, P.Chiron, D.Ducard, C.Lévy (dir.) *Argumentation et discours politique* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 43 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1866>

Simone BONNAFOUS, Pierre CHIRON, Dominique DUCARD, Carlos LÉVY (dir.)

ARGUMENTATION ET DISCOURS POLITIQUE

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003, 272 p.

Cet ouvrage retrace la confrontation, lors du colloque de Cerisy-la-Salle (septembre 2001), des représentants de divers champs disciplinaires (sociologie, philosophie, linguistique, communication, science politique...) et leur désir heuristique d'interroger le discours politique sous la topique de l'argumentation, de la Grèce antique à nos jours.

Dans son avant-propos, P. Carlier définit de façon extensive le concept de *discours politique*, comme « tout propos qui implique un jugement sur l'organisation de la communauté politique » ; il souligne la logique commune qui le traverse, des anciens à la modernité, des formes de manipulation supposée aux stratégies flatteuses, voire démagogiques, de recherche de popularité. Les questions posées dans la suite du livre sont multiples et s'organisent autour de cinq pôles : quel est le statut du discours politique (1^{re} partie), quelles sont ses conditions de production et de mise en œuvre (2^e partie), peut-on repérer l'intelligible séparant argumentation de manipulation (3^e partie), quelle place y occupe la violence (4^e partie) et que recèlent les propos supposant sa dégénérescence (5^e partie) ?

La première partie analyse les « genres et adaptations des modèles », depuis les textes antiques jusqu'au discours politique français actuel. L'Antiquité est abordée à travers les discours de Platon et Aristote où M. P. Noël trouve la source de la distinction moderne entre rhétorique et politique, ceux de Cicéron, dont la rhétorique pathétique est analysée par F. Prost, et celui de Velleius Paterculus (1^{er} siècle après J.-C.), envisagé par A. Ruiz Castellanos comme une illustration des *constantes argumentatives* du discours nationaliste et, à ce titre, confronté à celui de Joaquin Costa (xix^e siècle) — mais sans qu'apparaisse clairement la pertinence de la comparaison. Le croisement du politique et du littéraire est ensuite évoqué par trois auteurs. A. Principato, tout d'abord, se penche sur « l'éloquence révolutionnaire chez Germaine de Staël et Benjamin Constant » et s'interroge sur la place de l'irrationnel dans « une théorie de l'éloquence fondée sur la force des idées » et sur la pertinence de cette éloquence adressée aux masses populaires. A. Wrona, ensuite, souligne la conception démocratique de la littérature que prônait Zola et rappelle, par l'analyse de *Son Excellence Eugène Rougon*, le vœu de l'auteur de substituer la représentation littéraire là où le jeu politique a échoué. R. Jouanny enfin met en lumière la convergence entre engagement politique et pratique littéraire à travers l'analyse du célèbre *Discours sur le colonialisme* de Césaire, député-maire (communiste)

de Fort de France. Les deux derniers articles de cette partie concernent le discours politique contemporain. C. Le Bart, considérant les gaffes politiques comme des violations des lois du genre, dresse les limites imposées par le discours politique à travers deux invariants : la sacralité de la démocratie et la foi dans l'action publique ; C. Ollivier-Yaniv analyse le rôle des « écrivains » des prises de paroles publiques de huit ministres du gouvernement Jospin et s'interroge sur les conditions de production du discours politique, entre légitimité sociale de la parole et recherche de la « petite phrase ».

La seconde partie est consacrée à la « mise en scène et théâtralité » du discours politique. En ouverture, P. Zoberman examine le fonctionnement du discours cérémoniel, et plus généralement du texte royal, mobilisé pour développer une forme primitive du culte de la personnalité chez Louis XIV, tandis que B. Lamizet, comparant la scène politique au théâtre, invite à la penser comme un spectacle à fonction didactique, explicative et convaincante. Deux articles sont ensuite consacrés au médium télévisuel : M. Coulomb-Gully pense le corps politique comme un corps en représentation et, à travers l'exemple de la campagne municipale toulousaine de 2001, montre que la télévision procède à une esthétisation de la politique finalement nécessaire au système représentatif ; B. Le Grignou, constatant la disparition des émissions politiques des heures de grande écoute et la tendance des politiques à se produire dans des émissions comme *Vivement dimanche* (M. Drucker), y voit « comme une réhabilitation collective des politiques » en direction d'un public dont on présume l'amateurisme et le goût modéré pour le genre politique. Enfin, P. Mazet propose d'étudier les rituels — plus ou moins institutionnalisés en fonction de la taille des communes — de quatre conseils municipaux, dont les fonctions principales sont d'entretenir un simulacre de démocratie représentative et de symboliser la communauté locale unifiée dans la personne du maire.

La troisième partie dresse les frontières intelligibles de l'argumentation ; les quatre articles ont donc principalement pour objet les formes de manipulation. P. Breton reprend le « parler en dehors de la cause » d'Aristote pour fixer une norme de distinction entre argumentation et manipulation : si les passions — rarement absentes de l'argumentation — ne sont pas incluses dans la cause et que la figure argumentative devient un pur appel à elles (comme quand U. Bossi qualifie les fonctionnaires européens de « technocrates et pédophiles » selon le schéma [technocrates-Bruxelles-Belgique-affaire Dutroux-pédophiles]), on peut techniquement parler de manipulation. C'est aussi le cas pour ce mode particulier de communication analysé par P. Chiron, après les théoriciens du discours figuré (Démétrios, Quintilien...) : quand l'orateur romain ne veut ou ne peut pas instaurer un rap-

port d'autorité direct avec son auditeur, l'intention devant rester cachée, il propose alors une présentation détournée des faits (grâce à la connotation, à l'allusion, à la comparaison, à l'ironie...) et délègue à l'auditeur l'élaboration du sens lui laissant croire à sa liberté. En prolongement de cette analyse de l'antiquité romaine, P. Moreau, en s'appuyant sur les procédés rhétoriques de manipulation de l'expression populaire utilisés par les orateurs légitimes dans les *contiones*, porte un jugement pessimiste quant au caractère démocratique du système politique à la fin de la République. D. Ducard, enfin, se saisit d'un objet contemporain (le débat parlementaire) et tente, dans une perspective sémiolinguistique, de traiter le problème de la manipulation en dégagant non pas des stratégies discursives mais ce qu'il nomme des « figures de sens » propres à la question rhétorique (ou fausse question).

La quatrième partie est consacrée aux recours à la violence dans la rhétorique politique des orateurs romains aux parlementaires français, sans oublier les socialistes du XIX^e siècle. B. Cuny-Le Callet dévoile cette violence dans la rhétorique cicéronienne, où le thème du prodige peut être mobilisé pour attaquer un adversaire politique. On la trouve aussi, selon M. Angenot, dans les discours du socialisme romantique (Saint Simon, Fourier, Cabet...), des écoles ayant diffusé leurs doctrines sous la monarchie de Juillet et des organisations de propagande socialiste de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e. Les figures récurrentes de la représentation du « Suppôt du mal social » (l'ennemi du peuple : le roi, la classe dominante, la bourgeoisie...) y sont exposées par opposition à la représentation du « Sujet mandaté par le bien » (l'agent de l'histoire : courageux, désintéressé, conscient, impavide, héroïque, investi d'une mission). Enfin, D. Desmarchelier, en prenant l'exemple des débats parlementaires pendant l'examen de la loi Chevènement et la longue intervention de C. Boutin sur le PACS, distingue trois formes de violences dans l'hémicycle : la violence liée à la prise de parole en qu'acte autoritaire, la violence caractérisée par l'interruption d'un orateur et la violence lexicale liée au contenu d'une intervention.

L'ultime partie revient sur la supposée dégénérescence du discours politique en offrant un parallèle judicieux entre la Rome antique et la fin du XX^e siècle. C. Lévy distingue les positions de Sénèque le Père et de Tacite quant à la dégénérescence de l'éloquence romaine. Si Sénèque, en provincial, se sent tenu de jouer le rôle de vieux Romain et est effaré du renversement des valeurs mettant au centre de tout « un *ornatus* déconnecté de la réalité » qu'il réproche, le *Dialogue des orateurs* traite en fait de la décadence de l'éloquence pour « montrer que l'essentiel est ailleurs ». Pour Tacite, les deux valeurs absolues sont la beauté, mieux incarnée par la poésie que par la rhétorique, et la rigueur morale, « qui n'a que faire de la

rhétorique ». Pour finir, S. Bonnafous dessine les contours de la frontière séparant les discours antiques et certains discours modernes sur la dégénérescence du discours politiques, les premiers plaçant au centre de leur critique la décadence de l'éloquence, les seconds la dégénérescence de l'espace public, la faiblesse contemporaine de l'argumentation et, *in fine*, ce que les politologues nomment crise du politique, c'est-à-dire un fonctionnement de la démocratie caractérisé par un exercice biaisé de la citoyenneté.

Dans cet excellent ouvrage, on peut seulement regretter l'absence d'une définition stable du politique, carence à laquelle tente de remédier M. Tournier dans la postface, en soulignant à juste titre que les promoteurs du colloque ont tenu leur promesse afin de « jeter un pont entre la tradition rhétorique et les théories actuelles du discours et de la communication ».

François FICHARD
Ceriep, IEP de Lyon
Université Lumière Lyon 2